

instruit, distingué dans ses manières et porteur d'une de ces bonnes figures qui inspirent tout de suite la sympathie.

Il y avait un an environ que M. Dupart était à X... , et rien, jusque-là, n'était encore venu rompre la monotonie de son existence.

Cette situation ne devait pas se prolonger cependant. Bientôt, en effet, il survint une circonstance qui eut pour résultat de tirer notre garde-général de l'espèce de léthargie morale dans laquelle il se trouvait depuis son arrivée en Alsace.

Son unique distraction consistait à faire, au loin, de longues promenades. Pour gagner une des issues des fortifications, il devait descendre une rue semblable à un escalier, le terrain ayant été creusé en forme de marches pour en rendre l'accès plus facile.

Ses pensées devançant ses pas, il ne songeait jamais, en parcourant cet étroit passage, qu'à la campagne qu'il allait chercher, quand, un jour, ses yeux s'arrêtèrent sur une pauvre maison qui, seule, paraissait habitée.

Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée et deux fenêtres ; entre elles une porte basse ; au dessus, des mansardes. Les murs étaient peints en gris foncé ; les fenêtres, garnies de rideaux, avaient des carreaux d'un verre verdâtre.

Il régnait en cet endroit une ombre perpétuelle.

« J'aime à croire, — se dit Albert Dupart, — que ce toit n'abrite que des personnes ayant atteint le terme de leur existence, et dont le cœur vieilli ne peut plus ni s'attrister, ni regretter. Ce serait affreux d'être jeune là ! »

La maison était silencieuse, aucun mouvement ne s'y faisait remarquer : c'était le calme du tombeau.

Quel ne fut pas l'étonnement de M. Dupart, lorsqu'une